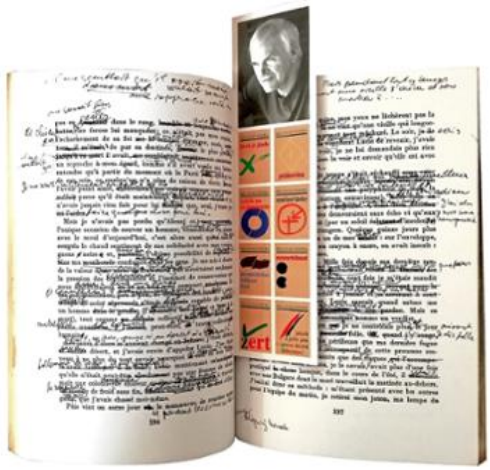
Kundera en français dans le texte



Fac-similé de la première édition de la traduction française de « La Plaisanterie », avec les nombreuses corrections, mots barrés, ajouts et remarques de la main de Milan Kundera. PAMATNIK NARODNIHO PISEMNICTVI

Ariane Chemin

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 5|6

Au milieu des années 1980, le romancier décide de revoir toutes les traductions de ses livres, puis, en 1995, se met à écrire en français. Manie obsessionnelle ou stratégie de globalisation littéraire ?

C'est une autre guerre qui s'engage. Plus secrète, plus intime. Tout commence lors d'un entretien avec Alain Finkielkraut. En 1979, le philosophe interviewe Milan Kundera pour le quotidien italien *Corriere della sera* et *L'Express*. Pourquoi le style *« fleuri »* et *« baroque »* de *La Plaisanterie* est-il devenu si *« dépouillé »* et *« limpide »* dans *« vos »* livres suivants, lui demande-t-il ? L'écrivain tchécoslovaque installé en France ne comprend pas bien la question de « Finkie ». Il se replonge de nouveau dans ce roman publié à Paris en 1968, le début de sa gloire.

La suite est racontée par Kundera dans une note ajoutée à la *« version définitive »* de *La Plaisanterie*. *« Je fus stupéfait »*, explique le romancier. Le roman n'avait pas été *« traduit »*, mais *« réécrit »*. Pour preuve, il dresse un inventaire des plus atroces *« métaphores embellissantes »* qui lui ont été infligées. *« Le ciel était bleu »*, en tchèque, devient en français *« sous un ciel de pervenche, octobre hissait son pavois fastueux »*. *« Elle commença à battre l'air furieusement autour d'elle »* est traduit par : *« Ses poings se déchaînèrent en moulin à vent frénétique »*...

L'auteur de l'outrage s'appelle Marcel Aymonin. On l'a oublié – et pour cause. La guerre froide a aussi infiltré le monde de la traduction. Autour de lui flotte un parfum de scandale. Adhérent du PCF en 1948, Aymonin était un ancien attaché culturel du « service diplomatique français » en Tchécoslovaquie. Le

27 avril 1951, quinze ans avant sa collaboration avec Kundera, il tient une conférence de presse à Prague pour dénoncer *« la France, valet de l'impérialisme américain »*. Il va même jusqu'à demander le droit d'asile au pouvoir communiste. Qui était vraiment ce premier traducteur de Kundera ? Un militant aveugle ou acharné ? Un agent de Prague ? *« Je me suis souvent posé la question »*, soupire François Kérel, 94 ans, le fidèle traducteur de Kundera. *S'il était un espion, c'était un espion de très bas vol. »*

Exit Aragon et sa préface

La postérité kundérienne a gommé Aymonin. D'autres personnages, plus célèbres, ont été effacés, eux aussi, de son histoire. Aragon et sa préface de *La Plaisanterie*, par exemple, biffés de « La Pléiade », comme d'autres de la photo au temps de la propagande. *« Pour Kundera, le texte d'Aragon politisait trop le livre »*, résume François Ricard, ex-professeur de littérature à l'université McGill de Montréal et héraut autorisé de la geste de l'écrivain depuis 1978. *« Il cherche à évacuer son passé communiste, comme le font d'ailleurs certains personnages de ses romans »,* confirme Martin Rizek, auteur de *Comment devient-on Kundera ?* (L'Harmattan, 2001).

Pour son entrée dans « La Pléiade », en 2011, il a posé ses conditions. N'y figurent que ses onze romans, une pièce de théâtre et quatre essais. Les seuls qu'il « valide ». Aucun poème, une seule de ses trois pièces de théâtre ; son retentissant article « Un Occident kidnappé » est aussi absent. L'unique biographie est celle… de ses livres. Pas d'appareil critique ni de variantes, contrairement à la tradition. Pas de chronologie non plus. Sur la tranche des deux volumes vert et or de la prestigieuse collection de Gallimard, le titre du recueil s'affiche au singulier : *« Œuvre »*, et non *« Œuvres »* ou *« Œuvres complètes »*. Du jamais-vu.

En France, la parution du recueil est saluée. A l'université de Lausanne, en Suisse, où se développe depuis quelques années – loin du milieu parisien – une passionnante sociologie critique des champs littéraires, on s'étonne. *« Tout a été contrôlé par l'auteur, contrairement à la tradition de "La Pléiade",* commente le professeur de littérature Jérôme Meizoz. *Quand on laisse ainsi un auteur aux manettes de sa propre édition, en général, il faut tout refaire quarante ans plus tard : ce fut le cas pour Saint-John Perse. »*

« Je ne suis pas l'éditeur de cet ouvrage, c'est Kundera lui-même ! s'exclame pour sa part François Ricard. *J'ai travaillé en secrétaire. Même si cette vision de l'écrivain coupé de la vie et de l'histoire n'est pas très à la mode, il défend radicalement son droit d'auteur contre les universitaires, les kafkologues d'aujourd'hui, qui n'attendent même pas que l'auteur ait disparu pour s'emparer de son travail. »* Kundera ne sera pas Kafka. Il veut tout contrôler de son vivant, notamment les traductions.

Au milieu des années 1980, après le succès de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, l'écrivain se lance dans une *« grande campagne de réécriture »,* selon l'expression de Ricard. Il s'agit de revoir, presque mot après mot, les traductions des textes tchèques. Ainsi, Kundera tique un jour sur ce passage de *Risibles amours*, traduit par François Kérel : *« Son corps mit fin à sa résistance passive. Edouard était ému ! »* Emu ? Ridicule. Excité ? Bof. Mais non !, impose le romancier, il faut écrire : *« Edouard banda ! »« Franchement, pour moi, ça n'allait pas,* témoigne Kérel. *Chez Kundera, il n'y a jamais rien de vulgaire, son vocabulaire est classique. Je n'étais pas d'accord et ne le suis toujours pas, mais j'ai cédé… »*

Stylo à la main, l'écrivain met au point les *« versions définitives »* de ses livres, sorte d'appellation contrôlée, stipulant que *« seul le texte revu par l'auteur a la même valeur que le texte tchèque »*. Un brin blessant. *« Je l'avais un peu mal pris »*, convient Kérel. Est-ce un hasard ? En 1990, celui-ci décline la traduction de *L'Immortalité* : trop de travail à l'ONU, où cet ex-communiste est salarié. Une certaine Eva Bloch s'y attelle. *« Eva Bloch »* ? Inconnue au bataillon des traducteurs. Les spécialistes de Kundera se cassent la tête, en vain. *« Je suis quasi convaincu que c'était Milan lui-même, il adore la mystification »*, dit Finkielkraut. *« Il m'a juré que c'était une amie, mais qui ?,* s'interroge Ricard. *Tout ça est très kundérien… »*

C'est comme s'il traduisait du français en français : dans les années 1990, Kundera passe presque davantage de temps à ses traductions qu'à l'écriture elle-même. Ratures, gribouillis, pas une page ne reste vierge. En 1995 paraît *La Lenteur,* premier d'un cycle de brefs romans d'une extrême sobriété, en français dans le texte. Un petit événement. En 1980, lorsque le futur président de l'académie Goncourt, François Nourissier, envisageait pour lui cette mini-révolution, l'écrivain tchèque s'en disait incapable : *« Je ne peux pas envisager de travailler dans une autre langue. Je suis trop vieux. Un essai, oui, mais pas un roman. » « Je ne pourrais jamais maîtriser la richesse de vocabulaire de la langue française »*, confiait-il encore, six ans plus tard, à Christian Salmon, son ancien assistant.

Fâcherie avec Philippe Sollers

Ecrire en français a une grande vertu : *« Au moins, comme ça, il n'avait plus à s'embêter avec les traducteurs »,* sourit son ami Lakis Proguidis, qui dirige la revue *L'Atelier du roman.* Kundera est surtout réaliste. La langue tchèque est peu parlée. Le français lui ouvre la voie royale de la mondialisation littéraire. Garcia Marquez, Roth, Rushdie, Fuentes, Octavio Paz, ses amis écrivent en espagnol ou en anglais. Premier romancier venu d'une *« petite nation »*, il doit défendre son œuvre sur la scène planétaire. En cette fin de siècle, à Paris, les barons de la République des lettres ont déjà cédé la place aux agents littéraires internationaux. Andrew Wylie, l'agent de Martin Amis, Philip Roth et Salman Rushdie, devient celui de Kundera.

« Tu sais, Christian, 50 % du talent d'un écrivain, c'est sa stratégie », avait glissé Kundera à Salmon, qui travaillait à ses côtés sur *L' Art du roman*. Le succès inattendu de *La Plaisanterie*, porté par l'écrasement du « printemps de Prague » et l'occupation soviétique, en 1968, l'a marqué. La *« réception »* d'une œuvre, comme disent les sociologues, il en a appris l'importance. Ce n'est pas une simple rencontre avec son public. Plutôt un combat, et pas seulement sur le sol national.

Quand il écrivait en tchèque, Kundera semblait intouchable. Les critiques parisiens l'avaient toujours épargné. La série d'essais en français change la donne. Avec la fin des années 1990 viennent les premières piques. *« Ratage de Milan… Style aride comme une grille de mots croisés »*, écrit *Libération* à la sortie de *L'Identité.* C'est d'ailleurs l'époque où il rompt avec l'éditeur et écrivain Philippe Sollers, ce cardinal de l'avant-garde qui, dans les années 1980, l'avait adoubé à Paris.

Le motif officiel de la fâcherie ? Une bouteille de sauternes. L'éditeur bordelais l'avait soigneusement choisie et portée chez les Kundera, dans leur nouvel appartement du 7^{e} arrondissement, et posée sur la table du déjeuner. Comme pour toute nouvelle nourriture ou boisson, Véra avait promené son pendule au-dessus de la bouteille. Depuis un épisode d'allergie au visage, elle ne s'en sépare plus, et teste ainsi chaque plat, y compris au restaurant, même quand le couple est invité à dîner chez des amis. *« Je me souviens qu'un jour Milan m'avait dit : "Tous les imbéciles croient en Dieu que je ne vois pas, moi je crois au pendule que je vois" »*, raconte le metteur en scène Nicolas Briançon.

Le pendule est l'arme secrète de Véra, un instrument bien pratique, dont elle use avec malice. Parfois, on voit son doigt pousser discrètement le fil. Il lui sert à éloigner ceux qu'elle n'aime plus ou dont elle se méfie. Il ausculte même son canapé, après la visite d'un nouveau venu. Ce jour-là, le pendule s'affole au-dessus de la bouteille de sauternes, un Château Suduiraut. Sauf qu'on ne plaisante pas avec Sollers ni avec les grands crus. Calmement, l'éditeur de Gallimard prend la bouteille et la vide dans l'évier de la cuisine. Fin de partie et prétexte d'une brouille qui grondait déjà.

Sollers regrette bientôt dans un article le passage au français de Kundera : ses textes *« gagnaient à la traduction »*. Dans son journal, *L'Année du tigre*, en juin 1998, il juge *« plutôt plat »L'Identité,* qui vient de sortir. Il y a aussi cette phrase, lâchée dans *Un vrai roman* (Plon, 2007) : *« Kundera s'est mis à écrire en français. Silence. »* Le jour où il se moque de lui – sans le citer – dans une de ses fictions, Kundera tremble de tous ses membres. Dans *Les Testaments trahis,* ce dernier rendait pourtant moult hommages à Sollers, confessant le *« sentiment de parenté esthétique secrète »* éprouvé pour cet amoureux du XVIII^{e} siècle comme lui. Tous deux avaient été « lancés » par Aragon, une de leurs admirations. Est-ce pour se venger ? Ou – tout aussi cruel – parce que son nom n'évoquerait rien à ses lecteurs mondialisés ? Les passages du livre consacrés à Sollers disparaissent eux aussi purement et simplement de « La Pléiade ». Gommés, comme tant d'autres.

Les essais suivants sont lancés depuis l'étranger. *L'Ignorance* paraît en Espagne en 2000, trois ans avant la sortie parisienne, *La Fête de l'insignifiance* en 2013 en Italie, un an avant la France. *« C'est à la fois une affaire de marketing et un pied de nez à l'establishment parisien,* confie le Canadien François Ricard, *une stratégie qu'il avait élaborée avec l'accord d'Antoine Gallimard »,* le patron de la maison d'édition. *«* La Lenteur *avait été mal reçue. Ils se sont dit que la critique serait meilleure ailleurs, et ça a marché ! »* L'œuvre de Kundera s'échappe de Paris. Ce n'est pas tout : ses romans, longtemps ignorés à Prague, sont désormais traduits en tchèque… du français !

Prochain article La nostalgie de Prague